

JOURNAL DES DEMOISELLES ET COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

14 Février 1885

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE



MODES

Pour satisfaire la coquetterie féminine, que n'imagine-t-on pas! les garnitures de plumes sont devenues artistiques; on mélange les plumes de lophophore de manière à former des médaillons chatoyants sur un fond de galon de plumes claires ou foncées, et cette invention est la plus jolie chose du monde. Une garniture de lophophore sur une robe de velours noir ou de teinte foncée, et même sur une soie unie, est d'une élégance extrême, mais ne rend pas cependant la robe ou le costume difficile à porter. Nous la signalons comme une nouveauté dont le succès se prolongera bien avant dans le printemps. Madame Bréant sait, par la grâce avec laquelle elle la dispose, lui donner un tour encore plus séduisant.

Nous avons dit que l'on met des fleurs sur les costumes montants et foncés, le suivant nous a paru si joli, que nous voulons vous le décrire.

C'est un costume de dîner en surah écru et velours fusain — cette nouvelle teinte verte emprunte son nom à l'arbrisseau de ce nom — la façon en est excessivement jolie. Un habit en velours fusain a des pans à l'Incroyable posés sur la hanche, et fuyant vers le pouf, le devant se détache sur une jupe en surah écru, dont les draperies croisées et enlevées se rehaussent de dentelle. Le corsage a un petit gilet dégagé par devant et rejeté en revers roulé, montrant que le corsage pourrait, au besoin, se rejoindre. L'encolure ouverte en cœur est gracieusement chiffonnée de dentelle *jabotée*, avec une dégringolade de violettes russes artistement montées.

Sous la taille et sur le pan de l'habit qui fait pan-



Robe de bal en satin blanc de perle, pour jeune femme et jeune fille.
Modèle de mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

neau, des violettes semées dans un joli désordre, descendent tout à fait au bas; une énorme touffe semble arrêter cette avalanche de la plus modeste et de la plus embaumante des fleurs. A la manche demi-longue, un fouillis de dentelle dans lequel se cache une poussée de violettes.

Voilà donc un nouvel emploi des fleurs acquis à nos

costumes, et l'on dit que les costumes de ville du printemps en seront fleuris. Mais ces parures de fleurs seront fort chères, à cause de la monture et aussi de la finesse des fleurs, toutes deux devant se rapprocher de la nature par une imitation aussi parfaite que possible.

Revenons aux descriptions de choses plus modestes.

On voit quelques costumes dont la manche tranche avec le corsage. C'est une ancienne mode qui revient, ou tout au moins une mode de dix ans. Si le costume est de deux tons, ou bien en étoffe unie et brodée, la manche sera foncée pour le premier, unie pour le second.

Un costume en lainage élégant ou en soie combinés avec du velours aura la manche en velours et le corsage en soie ou en lainage.

L'emploi des étoffes diffère aussi dans la combinaison du costume. Presque toujours la jupe se faisait de l'étoffe unie et les draperies ou la polonaise de l'étoffe façonnée. On commence à faire le contraire, la jupe est façonnée, et plus l'étoffe sera brodée, brochée, et mieux elle fera en jupe; ne recevant aucune garniture, il la faut riche de dessin; au bord, l'indispensable tuyauté. Tous ces petits détails, qui sont des riens, constituent la mode, et la vraie mode courante à la portée de toutes les femmes. En la suivant, et à peu de frais, on sera toujours bien mise, si l'on a le bon goût de choisir une façon comme il faut, cadrant avec l'étoffe plus ou moins habillée, suivant sa destination: costume de promenade, de visite, de dîner ou simplement costume de courses.

Voici une petite coquetterie bien en vogue, qui n'est pas une nouveauté, mais un revenant qu'il faut accueillir, parce qu'il est gracieux. On se fleurit le cou d'un joli cordon de fines fleurs qui sied à ravir. Ce cordon s'attache, de côté, par un léger nœud-papillon. Plus modeste, mais également joli, le ruban drapé enserrant le cou, fermé par de très mignonnes coques, fixées elles-mêmes par une épingle en perles ou pierres fines.

CORALIE L.

JUPONS, TOURNURES

De madame Bordereau, 32, rue du Sentier.

Il y a tant de genres de tournures et il s'en trouve parfois de si étranges, que nous croyons utile de recommander à nouveau à nos lectrices une maison spéciale où elles trouveront un choix de jupons-tournures, et toutes sortes de petites tournures, d'une coupe parfaite, taillées avec goût et entente de la mode. Les tailles les plus opposées y trouveront certainement un modèle à leur convenance.

Celle-ci développera le poul, afin d'amoindrir les hanches trop prononcées; cette autre au contraire, accusera les hanches plates en les arrondissant. Enfin, chaque coupe est destinée à parer à une petite imperfection. Le jupon-tournure est une confortable coquetterie utile. Nous l'avons vu en surah rose et bleu, et aussi en satin noir; les premiers pour les toilettes de soirée, les autres pour la ville. La moitié de jupon qui recouvre la tournure et les cercles, et qui se boutonne de chaque côté, reçoit plus ou moins de volants froncés ou plissés rehaussés de dentelle, de bouillonnés coupés de ruban. Le bas est un joli fouillis de dentelle plissée et froncée et de balayeuse qui soutient gracieusement la jupe du costume. Il se fait plus simple en cachemire ou en alpaca, avec une garniture de velours, et dispense de tout autre jupon.

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

L'Eau de Cologne impériale Russe de M. Guerlain peut s'employer comme eau de toilette et pour parfumer le mouchoir; elle est bonne à tous les usages. Les alcools supérieurs avec lesquels elle est faite, l'empêchent de s'altérer; elle conserve donc indéfiniment la force de son parfum et sa limpidité. Elle est en grande faveur auprès des élégantes qui la préfèrent souvent à d'autres parfums. Il y a aussi une Eau de Cologne impériale Russe à brûler dans les appartements; l'odeur qu'elle laisse est des plus agréables; elle chasse les miasmes et purifie l'air. C'est d'une bonne hygiène.

En outre de cette eau spéciale, M. Guerlain a plusieurs compositions excellentes à brûler. Le ruban de Bruges en est une ainsi que les allumettes de Chine, le bois d'Aloès, gommés d'Olivier et des pastilles assorties.

La poudre sympathique pour parfumer le papier à lettre a un parfum d'une exquise délicatesse.

LAIT ANTÉPHÉLIQUE DE CANDÈS

26, boulevard Saint-Denis.

Le succès du lait Antéphélique est affirmé par quarante années d'existence. Il est excellent contre les affections de la peau qu'il nettoie de toutes les taches, boutons, rougeurs, rugosités qui altèrent le teint. Il s'emploie journellement comme eau de toilette à dose minime, il entretient alors la blancheur, la transparence et la finesse de la peau. A dose stimulante, coupé de trois quarts d'eau, son effet est plus actif, et coupé de moitié, il enlève le masque et les taches qui se produisent souvent chez les jeunes femmes.

Pur, le lait Antéphélique est un remède qui agit sur la coupe rose, mais avant de s'en servir, on recommande de lire attentivement les conseils contenus dans l'instruction qui entoure chaque flacon. Les personnes qui en ont fait usage affirment l'excellence de ce produit.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 49 et 51)

Costume de bal pour jeune femme ou jeune fille. — Pour jeune femme, le cordon qui fait tête au bouillonné, les nœuds et les bandes du corsage sont en soie rose ancien brodé d'argent; pour jeune fille, en satin feuille de rose. La robe est en satin blanc perle fine. Jupe courte en satin avec un bouillonné de satin de trente centimètres de hau-

teur, dont le bord inférieur retombe en voiant; le bord supérieur est pris sous un ruban piqué de nœuds-papillons assortis. Deux draperies inégales ornent le devant et le côté; l'une forme un court panier relevé de plis sous la taille; l'autre, une longue pointe plissée aussi sous la taille et drapée de plis sous le poul, lequel est fourni par la



Tabaconer, imp. Paris.

4507

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Coiffures de M^{lle} THIRION. 47. B. S. Michel. Corsets cuirasse de M^{me} EMMA GUELLE. 11. Avenue de l'Opéra

Lait Antiphlogistique de CANDÉS. 26. B. S. Denis. Eau d'HOUBICANT. 19. Faub. S. Honoré.

Machines à coudre de la C^{ie} Française. H. VIGNERON. 7. B. S. Bastille.

demi-traine. Au bas, plissé en satin et bouillon comme à la jupe. Le corsage est à basque ronde, le bord perdu sous les draperies et le poulx agrafé dessus, avec trois bandes qui le coupent, devant, en éventail du décolleté au bas de la taille, où ils forment pointe; là se fixent sous un nœud les deux draperies de la jupe. Autour du décolleté arrondi, tombe un plissé de gaze qui s'arrondit et finit à l'épaule gauche, sous un nœud. Dans les cheveux, derrière, un peigne à rivière en diamants. Pour une jeune fille, deux piqués en boutons de rose avec aigrette en bruyère blanche.

Costume de visite en satin gris uni et broché de velours noir. — Jupe en taffetas, un plissé de satin dépasse la jupe en broché qui est garnie d'une bande de velours noir et coupée sur le côté, de bandes en velours posées en biais un peu cintré. Le milieu du tablier est orné de quatre plissés-éventails en satin superposés. Les lés de derrière, en broché, forment une tunique droite, montée par des fronces serrées qui donnent une tournure arrondie. Corsage en broché à très petit postillon et à basque-gilet. Col droit en velours, à la manche un parement aigu.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4507

TOILETTES DE GRANDES RÉCEPTIONS

Robe en satin et gaze vert très pâle et satin carmélite de ton clair.

Jupe en satin, au bas un plissé de satin et au-dessus deux soutaches or. Des quilles en satin brodées de perles loutre et or sont séparées par des bouillonnés en gaze. La traine est en satin carmélite, mobile à partir du tiers de la hauteur de la jupe. Corsage à longue pointe lacée derrière, avec un plissé de dentelle autour du grand décolleté carré sur lequel rabat une berthe en satin brodé, coupée aux angles. Dans les cheveux, touffes de fleurettes vertes et blanches, mêlées de graines or. — Souliers en satin, assortis à la robe. — Gants de Suède mastic clair.



Robe, imitation du seizième siècle, en satin bleu pâle.

Tablier en satin traversé par des bandes de velours vieil or, brodées de perles d'or, qui dessinent des losanges piqués de bouquets-jardinière. La traine est montée par des plis, le bas garni de coquilles de dentelle très fournies. Deux paniers en velours crème vont se perdre sous les plis de la traine; au-dessus, sur la hanche, un ornement en velours vieil or brodé de perles. Le corsage à très longue pointe avec un col Médicis en dentelle crème; manche courte Henri II, avec un plissé de dentelle. Devant, un bouquet et une tête de plumes. — Gants crème. — Bas de soie crème et souliers en satin bleu.

Costume de visite en satin gris uni et broché de velours noir, de madame Turle, 9, rue de Clichy.

PENSÉES

Qu'est-ce qu'il faut pour être indulgent? Beaucoup de bon sens et une goutte de pitié dans le cœur.
 (M^{me} Swetchine.)

On est bien misérable d'aller chercher le chagrin jusque dans l'avenir, c'est un abîme si profond que sa

seule vue est capable d'épouvanter. Jouir du bien présent est un secret bien rare.
 (Saint Evremond.)

Il y a à aimer sans être aimé un charme mélancolique et profond, et il est beau de se ressouvenir de ceux qui nous oublient.
 (Théophile Gautier.)

CAUSERIE

A propos de la Russie : les romans de Dostoïevsky; l'article de M. de Vogué; la conférence de Henry Gréville. — Une diva passée comédienne. — La gaieté inhumaine. — Les affiches.



A Russie est à la mode en ce moment, on a découvert qu'il existait une littérature russe, en dehors de Pouchkine et de Gogol, de Tourguenef et de Tolstoï, eux-mêmes si mal connus jusqu'ici. On s'aborde en se demandant : « Avez-vous lu Dostoïevsky ? » Et chez Plon les éditions de *Crime et Châtiment* sont enlevées à mesure qu'elles paraissent.

Il a suffi pour faire apprécier ce génie encore ignoré hier, génie fantastique et désordonné qui, selon l'expression d'un grand critique, ouvre des horizons inconnus sur des âmes différentes des nôtres, qui nous révèle un monde nouveau, des natures plus puissantes pour le mal comme pour le bien, il a suffi, disons-nous, d'un article de M. de Vogué dans la *Revue des Deux Mondes*, un article admirable d'ailleurs. En quelques pages, comme il sait en écrire avec sa puissante originalité de langage et de pensée, le jeune écrivain, russe à demi, lui-même, a examiné l'œuvre et la vie de ce géant, Dostoïevsky.

« Sa vie... quel roman pour ne parler que d'elle ! Cette naissance prédestinée dans l'hôpital des pauvres, ce premier regard d'enfant arrêté sur la souffrance de l'humanité, qui devait être le thème intarissable d'une plume trempée dans le sang et les larmes, ce duel incessant contre la misère, contre la maladie, cette condamnation à mort pour des crimes d'opinion, cet exil en Sibérie accordé comme une grâce, ces quatre années passées au milieu des forçats et qui ont inspiré au grand psychologue revenu dans ses foyers, quelques-uns des plus beaux morceaux que l'on puisse rencontrer dans aucune littérature ; cette mort enfin au milieu d'un succès qui tenait du délire, et qui faisait de lui l'apôtre, le dieu des humiliés, des offensés, des pauvres gens mis en scène dans ses livres et qui s'y reconnaissaient vivants, palpitants ; puis, comme dernier tableau, ces funérailles plus imposantes et plus belles que celles d'un empereur, cent mille personnes faisant la haie sur le passage d'un cortège de vingt mille manifestants ; le clergé, les étudiants, les écoliers des gymnases, les jeunes filles des écoles de médecine, les nihilistes, toutes les compagnies littéraires et savantes, des députations de tous les coins de l'empire figurant dans ce cortège, tout un peuple en deuil, et dans l'église remplie de fleurs, des dignitaires officiels, jusqu'à des princes de la famille impériale ; bref, la Russie entière unie du haut en bas de l'échelle sociale dans une communion d'enthousiasme !

Il faut lire la belle étude dont nous donnons ici le pâle résumé, il faut lire à travers l'aridité de la tra-

duction, *Crime et Châtiment* ; ce sont là des jouissances intellectuelles profondément, j'allais dire douloureusement exquises, et qui reposent de la plate vulgarité d'un temps où la valeur morale entre pour si peu de chose dans le succès des œuvres d'art ! « Se résigner, prier, expier... » quels conseils étranges ! « La bonté de la souffrance en elle-même, surtout de la souffrance subie en commun, sa vertu unique pour résoudre toutes les difficultés », quelle renversante chimère ! Chercher la souffrance par vertu en se rappelant que le Christ a souffert, voilà ce que le paysan russe peut enseigner aux mécontents du reste de l'empire et du monde. L'avenir est assurément à ceux qui pensent ainsi ; en dépit des terribles problèmes du présent, la Russie sera sauvée par ce peuple humain et doux, qui sait encore regarder le ciel, adorer, se soumettre.

..

Une personne de beaucoup de talent, qu'on n'accusera pas d'anti-libéralisme, s'est inclinée devant ces humbles et chrétiennes vertus au cours de la conférence qu'elle a faite dernièrement sur la vie de village en Russie, conférence que nous avons eu la bonne fortune d'entendre. Madame Henry Gréville a, on le sait, habité longtemps la Russie et pénétré les mœurs russes ; elle s'en est inspirée dans une série de romans trop connus pour que nous en fassions ici l'éloge, et qui lui ont assuré une réputation d'écrivain, à laquelle depuis peu elle a joint les palmes d'une facile et gracieuse éloquence. La Suisse, la Belgique, la Hollande ont successivement applaudi madame Gréville. Rentrée à Paris après une victorieuse campagne à l'étranger, elle a eu l'heureuse pensée d'encadrer l'une des conférences qui avaient eu le plus de succès, dans une soirée donnée chez elle, quai Voltaire, à ses amis, l'élite des littérateurs et des artistes parisiens.

Pendant trois quarts d'heure elle a tenu son auditoire sous le charme d'une sorte de causerie familière, claire, enjouée, amusante, et à la fin de laquelle chacun s'est écrié consterné : « déjà ! » Le rôle tout de charité que joue la petite noblesse russe qui passe l'année dans ses terres, a été développé par elle d'une façon infiniment intéressante. Du côté des anciens maîtres, toutes les bonnes habitudes de protection en vigueur au temps du servage se sont perpétuées. La dame va soigner les paysans malades, aide à les instruire ; les obligations, les charges ont survécu aux privilèges, ces maîtres dépossédés sont restés des bienfaiteurs. Assez pauvres eux-mêmes, ils trouvent le moyen de donner beaucoup. N'allez pas confondre ces bonnes âmes avec les âmes plus compliquées et moins vertueuses des grands seigneurs et des millionnaires Russes fixés à Paris ; ceux-là gaspillent au loin l'argent que leurs fermiers, dont ils ont peu de souci, gagnent péniblement sans qu'aucun secours vienne à eux de la seigneurie toujours déserte. Ces absents ne

comptent pas. Comment les aimerait-on, ne les connaissant guère?

Mais les liens, au contraire, sont étroits et touchants entre les paysans et le propriétaire qui vit à la campagne, parce qu'on n'y dépense presque rien pour la vie matérielle et que le peu que l'on possède peut être employé à satisfaire les besoins de l'esprit : on reçoit les journaux, les Revues de France, par exemple; on lit beaucoup, on fait de la musique, on exerce une large et intelligente hospitalité. Cette petite noblesse russe mérite d'être honorée au même titre que notre vieille bourgeoisie si longtemps gardienne des vertus françaises. Elle fait à l'occasion des choses sublimes, surtout par l'intermédiaire de ses femmes. Voici un exemple, entre autres, que nous eussions voulu citer à M^{me} Gréville pour appuyer son dire. Il s'est produit tout récemment; l'héroïne est une de nos amies.

Elle n'a pas trente ans et, orpheline, elle s'est défendu le mariage pour garder la liberté du sacrifice; elle n'a voulu appartenir à personne en particulier, afin d'appartenir à tous en général. Si le bonheur peut se définir : contentement intime résultant de la satisfaction des penchants supérieurs de notre nature, elle est en possession de ce bonheur dans sa plénitude et sans fluctuation ni doute d'aucune sorte. Toutes les péripéties de son existence ont été produites, elle en a la foi profonde, en vue d'une œuvre dont l'accomplissement l'empêche de regretter les plus rudes épreuves. Cette œuvre la voici : vivant à la campagne, elle eut l'occasion de toucher du doigt des misères profondes; de plus en plus, en les considérant, elle se sentit pénétrée de pitié, de sympathie, du désir passionné de venir en aide aux pauvres. — Tout homme, se dit-elle, a droit à la satisfaction de ses instincts matériels, intellectuels et moraux. Celui d'être rassasié étant le premier et le plus impérieux, il faut d'abord lui garantir le pain quotidien. Débarrassé de cette absorbante préoccupation qui l'oblige à s'exténuer, ainsi qu'une bête de somme, et le transforme en brute, parce qu'il n'a pas le loisir de s'intéresser à autre chose, l'homme ressentira spontanément le besoin de nourriture intellectuelle. La lui fournir est le devoir sacré de ceux qui le peuvent.

Partant de là, voilà notre belle philanthrope — elle est jolie et pleine de tous les talents qui brillent dans le monde — voilà notre jeune sainte diminuant le taux des fermages, améliorant ainsi la condition économique de ses anciens serfs; puis elle fait construire un petit hôpital, elle crée une école, elle institue pour les dimanches et fêtes quelques distractions servant de dérivatif aux attractions du cabaret (la plaie du pays), et peu à peu ennoblissant les goûts, tels que lectures publiques, séances musicales et vocales, spectacles même, tout cela naturellement à la portée de ceux qu'elle veut élever. Tout l'amour, tout le dévouement, toute l'énergie dont une âme de femme est capable, elle le met dans cette tâche, payant de sa personne sans se ménager, recrutant des auxiliaires. Après sa mort, les paysans hériteront du sol qu'ils ont tout intérêt à améliorer et le cultiveront en commun, comme c'est leur habitude, quitte à expulser les paresseux, quand il s'en trouve, sans l'aide d'une autre justice que la leur.

La jeune bienfaitrice nous disait : « Mon œuvre n'est

qu'une goutte d'eau dans la mer, mais si l'on ne faisait un peu, sous prétexte de ne pouvoir faire beaucoup, l'univers serait voué à l'immobilité absolue, et puis l'exemple, autant bon que mauvais, est contagieux. »

Nous voilà loin du monde russe qui étale à Paris ses excentricités fastueuses et sur lequel on juge un pays, dont nous commençons seulement à soupçonner la grandeur. Peut-être, hélas! sera-t-il le théâtre d'épouvantables commotions avant de réaliser ses destinées, mais il renferme des éléments trop nobles pour que de tels trésors se perdent dans le cataclysme possible, menaçant même;... une aurore glorieuse se lèvera ensuite; nous y croyons avec le poète Tchef, que cite M. de Vogué :

« On ne comprend pas la Russie avec la raison, on ne peut que croire à la Russie. »

* * *

« Mon Dieu! revenons à Paris! » s'écrieront peut-être les lectrices positives qui aiment comprendre ce qu'elles croient. Soit, voici le résumé de la quinzaine :

Madame Adler-Devriès, Mesdames, est une délicieuse *Marguerite*. — Madame Judic a eu tort de quitter l'opérette pour une comédie qu'elle joue à merveille, sans doute, mais où l'on ne lui donne à dire que des sottises; il y a dans les trois actes d'*Elle et Lui*, une jolie scène en tout et elle est à la fin, et elle ne saurait se raconter en aucune langue, tant elle dépasse toutes les inconvenances connues. — Mademoiselle Malvau, bien conseillée par madame Plessy, a trouvé des qualités nouvelles pour jouer cette pièce toujours fraîche et touchante, *le Roman d'un jeune Homme pauvre*, où madame Pasca et M. Landrol se font applaudir rien qu'en se montrant. — L'espèce de serrement de cœur qui nous prend devant *le Légataire universel*, si magistralement interprété par Coquelin, prouve que le cœur humain s'est attendri depuis le temps de Regnard. Autrefois on acceptait ces scènes de mort et de testament, d'un si beau français du reste, en riant comme on eût fait aux aventures de Polichinelle; aujourd'hui on pleurerait plutôt à Polichinelle qu'on ne rirait au *Légataire*. Sans être sensible comme on l'était au XVIII^e siècle, on est loin de l'espèce de dureté du XVIII^e : des femmes qui ne valent d'ailleurs, sous aucun rapport, madame de Sévigné, s'indignent de lire les plaisanteries de cette dernière sur le supplice de la Brinvilliers; nous sommes comme ces dames; mais nous voudrions que l'on s'indignât de beaucoup d'autres choses encore que de cette gaité inhumaine, réfugiée pour le moment au Théâtre-Français. Nous voudrions que l'on flétrit, par exemple, la licence de la presse qui transforme en un feuilleton scandaleux les indiscretions d'un ex-préfet de police; que l'on arrachât les affiches tapageuses où le nom de Jeanne d'Arc est accolé dans une accusation infâme à celui des prêtres. Les enfants les mieux gardés passent et lisent... ils lisent, imprimées sur les murs ou exposées dans les vitrines des libraires, des annonces qui ne leur permettent plus d'avoir grande innocence. Bientôt nous ne pourrions plus élever nos filles à Paris, ou bien il faudra rayer l'ignorance du mal de leur éducation dont le programme pourra être confié, une fois pour toutes, à l'auteur de *Denise*.

T. B.



3352

ROBE ET COSTUME DE SOIRÉE ET DE GRAND DINER, DE M^{lle} THIRION, 47, BOULEVARD ST-MICHEL

Robe en satin bleu ancien uni et broché soie et or — Jupe en satin broché avec une pointe-tablier en dentelle, sur le haut de laquelle se drapent des paniers en satin qui se perdent sous la traine. Une bande d'étoffe brochée au bord des paniers, avec un nœud de côté de cette même étoffe. Train carrée, au bas un volant de dentelles et deux coques volumineuses près du poul; le tout en satin uni. Corsage en satin broché, à longue pointe, un décolleté demi-arrondi, drapé de dentelle. Manche courte en satin uni avec un bracelet en satin broché. — Bas de soie blanc. Soulier en satin assorti à la robe. — Gants de Suède. — Dans les cheveux, à gauche, un papillon en diamants.

Costume en faille grise et faille brodée en chenille cerise, de boutons de roses. — Jupe en faille. Au bas un plissé coupé de crevés en satin cerise qui partent de

l'échancrure des dents de la seconde jupe, laquelle est en faille brodée. Tunique en faille grise avec un revers, en faille brodée, roulé en cornet, et qui laisse voir au bord supérieur la doublure de satin cerise; un nœud l'attache au panier de tulle brodé, fourni par la tunique pouffonnée. Une ceinture à longs pans plissés avec deux coques tombantes, descend de côté; elle est en faille brodée et doublée de satin cerise; corsage à pointe légèrement ouvert d'une façon irrégulière. Du côté part droit, du dessus de l'épaule, un revers en satin, qui descend en diminuant jusqu'au bout de la pointe. Le côté arrondi reçoit une draperie en faille grise, qui vient s'arrêter à gauche par un nœud en passant sur le revers. Manche courte et plate avec un revers en faille brodée.



COSTUMES DE DINER, DE MADAME BRÉANT-CASTEL, 6, RUE GLUCK

Costume en satin mousse et satin broché de dessins orientaux. — Jupe en satin mousse pâle, plissée verticalement de plis creux doubles; le biais en velours grenat qui couvre, de côté, le dessus d'un pli, est la continuation de celui qui part de la hanche gauche, en cachant le bord de la basque du corsage. Un autre biais, qui prend à droite et sous la basque du corsage, le traverse en biais, soulève le panier, et se fixe près du poulf par un énorme chou. Tout cet arrangement pose sur la tunique qui est en tissu broché, avec une pointe panier et un poulf volumineux. Le corsage en tissu broché, avec un gilet en peau de Suède crème et un col revers en velours grenat. Col droit en peau de Suède. Parement en velours grenat, à la manche demilongue.

Costume en faille bleu de ton moyen et velours marine broché de larmes d'or. — Jupe en velours marine; sur le côté, près du poulf chiffonné, deux plis plats regardent le poulf, et devant, un tablier en faille largement plissé en éventail développe ses plis; au-dessus, une draperie arrondie est arrêtée sur la hanche par des boucles en acier bleuté à perles dorées; des boucles semblables retiennent des nœuds en satin bleu piqués sur le tablier-éventail, dans le haut et à la draperie qui le surmonte. Le corsage en faille avec gilet en velours est, de chaque côté, coupé par de larges boutonnières dans lesquelles passe, alternativement dessus et dessous, un ruban de satin marine. A la manche, un parement de dentelle. Le bord de la basque se perd sous la draperie, et le poulf s'agrafe sur celle du dos.

LE FIANCÉ DE SOLANGE

(SUITE)



L parlait d'un ton saccadé dans lequel on sentait vibrer une émotion intense; et sa mère, qui le connaissait bien, se dit que Solange serait son seul amour.

« As-tu quelque motif sérieux de le croire? interrogea-t-elle anxieusement. »

— Aucun autre que l'instinct de mon cœur, et, dans ses yeux à elle, ce quelque chose de froid et de tranquille qui ne trompe guère.

— Mademoiselle d'Aulnoy est assez jeune pour avoir peu songé au mariage; assez innocente pour ignorer jusqu'au sentiment qu'elle fait naître en toi. Si tu n'éprouvais pour elle qu'un attrait ordinaire, je te conseillerais d'attendre; dans les circonstances présentes, je préfère hâter les choses, si tu m'y autorises.

— Agissez comme vous l'entendrez, vous êtes mon bon ange, dit Aimery en l'embrassant longuement. Déjà vous m'avez réconforté. Ah! ce que valent les mères!... »

Il voulait espérer, demeurer fort au moins pour la déception prévue; mais pendant les jours qui suivirent, une agitation fiévreuse l'accompagnait partout, une angoisse insupportable lui étreignait la poitrine.

Madame de Saint-Yon ne touchait plus au délicat sujet; mais la prolongation de son séjour à Paris parlait pour elle. Un matin, en rentrant, Aimery la trouva qui l'attendait, une lettre ouverte en main. Au regard que sa mère leva sur lui, il jugea que l'heure était venue de connaître son sort, et un frisson courut dans ses veines.

« Lis toi-même, et que Dieu te bénisse comme je te bénis! » dit la veuve en le serrant contre sa poitrine.

Comment Aimery put-il lire à travers le brouillard qui obscurcissait sa vue? Un mot suffit parfois à ouvrir des horizons infinis de bonheur. Ce mot existait dans la lettre signée par madame de Valfontaine, car lorsque Aimery laissa tomber la feuille pour se jeter dans les bras de sa mère, des larmes — les premières qu'il eût versées — roulaient sur sa joue.

« Elle consent à me recevoir, elle ne me repousse pas tout à fait... Oh mère! »

— Nous prendrons le thé ce soir chez madame de Valfontaine, » répondit la mère avec un sourire heureux.

VIII

Ce n'avait pas été sans hésitation, sans perplexité, que Solange s'était décidée à engager son avenir, — ou du moins à autoriser de sérieuses espérances.

Interrogée doucement par sa tante, elle répondit

d'abord, comme c'est l'usage des jeunes filles quand un parti les laisse indifférentes, qu'elle n'était pas pressée de se marier. Puis, à mesure que madame de Valfontaine faisait l'éloge d'Aimery, elle sentit naître en elle une sorte de résignation plutôt passive que pénible.

Elle reconnaissait que M. de Saint-Yon avait un loyal caractère, que ses principes solides le rangeaient parmi les plus nobles exceptions, qu'il possédait tout : intelligence, bonté, distinction, élégance personnelle, sans compter la fortune, dont elle ne s'occupait guère. Pourquoi donc l'eût-elle refusé, lorsqu'on l'assurait que le bonheur était là?

Sans doute il y avait un reste d'enfantillage dans ses hésitations, quelque chose de puéril dans l'éloignement qu'elle ressentait pour cette union si souriante à tant de titres; ainsi pensait madame de Valfontaine. Elle, qui avait approuvé le refus opposé à la demande de Roger, inclinait visiblement vers l'alliance avec Aimery.

« Te déplairait-il? interrogea-t-elle après avoir épuisé la liste des qualités morales et physiques du lieutenant. »

Solange eut un franc sourire.

« Non, chère tante. »

— Eh bien! épouse-le, mon enfant, et tu seras heureuse. Loin de moi la pensée de t'influencer dans une décision aussi grave; mais je te verrais avec peine passer à côté du bonheur. »

Le baiser que Solange mit sur la joue de sa tante fut pris pour un acquiescement par madame de Valfontaine, et elle écrivit la lettre qui devait ouvrir des horizons dorés à l'heureux Aimery.

Quand il vint, accompagné de sa mère, ce soir-là, Solange, un peu rougissante mais calme, le reçut avec le mélange de réserve et de bonne grâce qui lui était naturel. Des deux, Aimery était certainement le plus ému. Pendant que les dames causaient, il s'assit près de la jeune fille, et lui parla en termes très voilés de ses espérances : il savait n'être pas encore admis en qualité de fiancé, mais seulement comme un homme estimé que l'on consent à mieux connaître. Solange feignait de ne pas comprendre, quoique à ces moments-là, ses regards se finissent plus obstinément fixés sur sa broderie. Quand elle les relevait, leur placide limpidité n'était pas altérée.

Pendant plusieurs jours, le lieutenant vint ainsi passer quelques instants près de celle qu'il pouvait espérer nommer bientôt sa fiancée, et chaque fois, en se retirant, il se sentait plus heureux, plus rassuré. Sans doute, Solange restait un peu froide, mais n'était-ce pas une conséquence naturelle, précieuse, de son austère éducation, le charme virginal de son âge, le chaste voile dont ses impressions devaient s'enve-

lopper? Et Aimery lui-même, en dépit, et peut-être à cause de son amour, n'exagérât-il pas la réserve que lui commandaient les plus strictes convenances? Peut-être Solange ne devinait-elle pas la flamme qui brûlait sous cette glace, le sentiment qui mettait une sorte de pudeur à ne pas se trahir.

L'anneau des fiançailles n'était pas encore offert, que déjà une sorte d'engagement tacite liait les deux jeunes gens, soumis à la tyrannie du monde et à la surveillance malicieuse de leur entourage. Solange le sentait, malgré son inexpérience, et madame de Valfontaine n'avait consenti à recevoir Aimery que parce qu'elle était persuadée de son succès.

En effet, lorsqu'un soir, le jeune homme, profitant de ce que l'oreille de Solange était seule à portée de sa voix, prononça au sujet de son attente et de son affection quelques paroles plus transparentes que d'ordinaire, Solange, qui avait longuement causé avec Alan ce jour-là, dit d'une voix un peu tremblante que la réponse de sa tante serait la sienne.

« C'est un oui alors? fit impétueusement Aimery en osant pour la première fois toucher la petite main que Solange ne lui tendait pas. »

Elle ne la retira point, et l'officier, en y posant ses lèvres, eut comme un éblouissement de joie.

« Ma fiancée! murmura-t-il en attachant sur la jeune fille des regards dans lesquels parlait son âme. »

Solange rougit, sourit, et marcha vers sa tante, qui affectait de lire.

« Enfin! fit joyeusement celle-ci, devinant à l'attitude des jeunes gens que le dénouement prévu n'était plus à attendre. »

Et sa main, en serrant cordialement celle d'Aimery, rencontra un petit objet que l'officier tenait entre ses doigts.

« Vous aviez la bague avant d'avoir la promesse? demanda-t-elle en riant.

— Je la conservais sur moi en attendant le bonheur d'être autorisé à l'offrir. Elle est bien simple pour mademoiselle, mais c'est une bague de famille qu'ont portée mes aïeules et qui a son histoire; elle nous est précieuse à ce titre.

— Elle me devient précieuse aussi, dit gracieusement Solange en passant à son doigt le mince anneau sur lequel brillait un seul diamant, d'une grosseur médiocre, mais d'un éclat superbe. »

On n'avait pas entendu la porte s'ouvrir sous la main d'Alan, qui restait sur le seuil, témoin inaperçu de ces tranquilles fiançailles.

Il passa la main sur son front et demeura un instant immobile. Un pas en avant l'amena sous le rayonnement des lampes, et il apparut d'une pâleur inaccoutumée.

Mais qui s'en fût inquiété ce soir-là? Aimery nageait dans un océan de joie, madame de Valfontaine triomphait comme les mères à la veille de marier heureusement leurs filles, et Solange ressentait quelque chose de la satisfaction du devoir accompli. Elle ne songeait plus à chercher l'approbation coutumière dans le regard fraternel, puisque le jour même Alan lui avait dit :

« M. de Saint-Yon est un des hommes qui m'inspirent le plus d'estime. »

Et cette estime éclatait dans le ton comme dans le

geste d'Alan quand, étreignant les mains du jeune couple, il dit avec une douceur grave :

« Vous ne ferez plus désormais qu'un [dans mon affection... »

Le lendemain matin, Solange assistait comme chaque jour à la messe de huit heures, et sa prière se prolongea plus émue, plus fervente. Elle savait que, non loin d'elle, une action de grâce attendrie s'élevait d'un cœur de mère.

Quand elle sortit, madame de Saint-Yon lui tendit l'eau bénite, et arrivée sous le porche, qui était désert, elle l'embrassa en pleurant et en l'appelant sa fille chérie.

Lorsque Solange rentra chez elle, une senteur pénétrante lui envoya comme une bouffée du printemps : une énorme gerbe blanche embaumait la chambre de la jeune fille.

Solange prit une branche de lilas, en respira le parfum, et lentement, avec un singulier sourire, l'attacha à son corsage. Quand elle releva la tête, une goutte de rosée brillait sur les pétales délicats. Était-ce une larme? Solange ne le savait peut-être pas elle-même. Dans tous les cas, un peu d'émotion n'avait rien de surprenant.

Le fiancé vint désormais chaque soir. Maintenant, il osait parler de son amour. Solange l'écoutait sans trouble, tirant toujours son aiguille avec la même régularité, lui répondant juste ce qui convenait, parfaitement correcte dans son rôle de fiancée. Près d'elle, sur la table en laque, le frais bouquet, remplaçant celui de la veille, répandait une atmosphère capiteuse; et, sous les rayons de la lampe, le diamant offert par Aimery étincelait à chaque mouvement de sa main.

Pendant que les fiancés causaient, la tante Pauline supputait le nombre de semaines qui devaient s'écouler avant le mariage, retardé en vue de la promotion prochaine d'Aimery au grade de capitaine.

« Vous m'avez dit que ma bague avait une histoire, et vous ne me l'avez pas encore racontée, observa un jour Solange.

— Cette histoire se lie trop intimement à celle des Saint-Yon pour que vous ne la connaissiez pas. Ce brillant fut depuis plusieurs générations porté par presque toutes les fiancées de ma famille. En 1790, il était au doigt d'une belle jeune fille dont un de mes grands-oncles avait reçu la promesse. Ils n'étaient pas encore unis, et déjà la révolution, qui grondait sourdement, les avait séparés. Gérard de Saint-Yon était à l'étranger, chargé d'une mission secrète auprès des Princes, et Marie de Roselli, retenue au chevet d'un grand-père infirme, restait en province. Le pays qu'elle habitait fut longtemps calme au milieu de l'orage qui bouleversait la France; mais qui pouvait alors compter sur une heure de sécurité? Une dénonciation eut lieu; Marie et une vieille parente, jetées en prison, furent traduites à la barre révolutionnaire; de là à la mort, il n'y avait qu'un pas. Marie le franchit courageusement, en femme de grande race et en chrétienne; elle se montra si saintement héroïque, que parmi ceux qui la virent passer dans l'infâme charrette, plus d'un l'invoqua jusqu'à la fin de sa vie. Mais avant de tourner toutes ses pensées vers le but que, si tôt, elle allait atteindre, la jeune fille en avait envoyé une à son fiancé. Quelques mois plus tard, Gérard, qui ne

soupçonnait pas son deuil, reçut d'une main inconnue le diamant qu'il avait donné en une heure bienheureuse. En quittant sa prison, Marie l'avait confié à un gardien qui conservait quelque pitié au cœur pour ses victimes; et, grâce à la fidélité de cet homme, ce qui devait être le premier anneau d'une chaîne bénie, devint le lien renouant la vie à la mort.

Chez mon grand-oncle, la douleur fut âpre, sombre comme le drame qui venait de briser ses espérances; il ne songea plus qu'à venger la douce victime. On le vit sur les champs de bataille, brave comme un lion, et appelant la mort; il était à Quiberon...

Là, devait se terminer sous une balle républicaine sa courte vie, si éprouvée. On trouva sur lui la bague de sa fiancée, et par suite d'un dévouement obscur comme il s'en rencontrait souvent alors, ce joyau de famille, qui devenait une relique, fut plus tard remis à mon grand-père.

« Que de souvenirs touchants s'y rattachent! fit Solange tout émue.

— Il fut porté par une autre fiancée également belle, également fidèle, et que, de même que Marie de Roselli, la mort vint délier de ses serments. En 1834, il brillait au doigt de la sœur aînée de ma mère, promise, elle aussi, à un Saint-Yon. C'était une époque de grande effervescence en Vendée; l'ardeur royaliste, portée à son comble par la chevaleresque tentative d'une noble femme, ne connaissait plus de bornes. Le fiancé, impliqué dans une affaire qui parut grave au gouvernement, fut mis en prison et y mourut avant son procès. Ma tante, qui l'avait beaucoup aimé, porta fièrement son deuil jusqu'à la fin de sa vie. Au lit de mort, elle me légua la bague qui, depuis trente ans, ne la quittait pas.

— En sorte, observa madame de Valfontaine, que depuis bientôt un siècle, cet anneau de fiançailles n'a jamais orné le doigt d'une épousée.

— Une sorte de légende qui s'y est attachée, dit qu'une de mes aieules, morte en 1770, était la dernière dame de Saint-Yon qui dût la porter. Je ne vous apprendrai pas combien je suis heureux d'être appelé à faire mentir ce fâcheux pronostic. »

Solange gardait le silence. Les yeux rivés à la pierre chatoyante, elle rêvait au sort différent, et pourtant si cruellement semblable, des deux fiancées martyres.

IX

Madame de Cendré recevait. Ce n'était ni un bal officiel avec sa foule d'invités presque tous inconnus les uns aux autres, ni un thé comme en donnait souvent la femme du colonel, mais quelque chose d'intermédiaire : une sauterie élégante, parée, assez intime pour ne pas être ennuyeuse. On était au commencement de juillet, et par les fenêtres ouvertes entraient un air tiède qui tempérerait un peu l'atmosphère étouffante de l'appartement. Une profusion de fleurs ornait les consoles, remplissait les encoignures, on en trouvait partout; leur frais éclat égayait les boiseries sombres de la salle à manger et les tentures modestes des chambres transformées en salons pour la circonstance.

La saison était bien avancée pour une réunion de ce genre, mais il s'agissait de fêter la belle Marcelle, et personne n'avait manqué au rendez-vous.

Parmi les premières arrivantes furent madame de Valfontaine et sa nièce. Solange souhaitait jouir un moment de son amie, qui venait de faire une absence assez longue, et qu'elle n'avait pas revue depuis ses fiançailles.

Marcelle, non moins avide d'un instant de solitude à deux, entraîna vivement mademoiselle d'Aulnoy dans sa chambre, la seule qui ne dût pas être envahie par les invités. Elles avaient cent choses à se dire, et cependant, comme il arrive souvent en pareil cas, elles ne se pressèrent pas de parler.

Marcelle ôta la pelisse rose de la jeune fille, détacha la petite pèlerine en satin bordée de cygne, puis elle embrassa tendrement Solange et resta une seconde les mains appuyées sur les épaules de son amie, les yeux dans les yeux.

Solange ne rougit pas, mais une expression singulière passa sur ses traits.

La haute glace d'une armoire, devant laquelle se tenaient les deux jeunes filles, reflétait leurs charmantes images, leurs tailles élégantes, leurs têtes fines parées de fleurs naturelles, leurs épaules blanches et rondes, leurs toilettes d'une simplicité pleine de goût. Il y avait un contraste piquant entre cette brune et cette blonde; loin de se nuire, leurs beautés se faisaient mutuellement valoir.

« Eh bien? dit enfin Marcelle.

— Eh bien! répéta Solange en faisant un effort pour sourire.

— Tu es heureuse?

— Mais... certes...

— Ne réponds pas si vite, et regarde-moi plus franchement. »

Il n'y a pas de miroir plus fidèle qu'un regard innocent. Cette confidence que les lèvres ont refusée, est faite par des yeux qui n'ont pas appris à mentir.

Marcelle s'assit brusquement.

« C'est bien... J'en sais assez... Il ne faut pas que tu épouses M. de Saint-Yon.

— Que je n'épouse pas M. de Saint-Yon?... Marcelle, deviens-tu folle?

— Tu serais très affligée de cette rupture?

— Oh! très affligée... Enfin cela ne se peut pas.

— Et pourquoi?

— Parce qu'il a ma parole.

— Pour cela seulement?

— N'est-ce pas assez?

— Non, ce n'est pas assez... Solange, tu ne seras pas heureuse.

— Mon fiancé mérite toute estime.

— L'aimes-tu?

— Je l'aimerai plus tard... sans doute.

— Et si tu ne l'aimes jamais? »

Deux larmes perlèrent aux cils de Solange.

« Marcelle, pourquoi me dis-tu ces choses? C'est mal à toi. J'ai tant lutté avec moi-même pour me laisser persuader... et dire oui!

— Je le savais. Tes lettres me l'exprimaient clairement, quoique tu ne voulusses pas me le dire; et voilà pourquoi j'avais hâte de te voir seule.

— Mais comment faire, mon Dieu?... murmura So-

lange, sans s'apercevoir que ces paroles étaient une première infidélité envers Aimery.

— Ecoute, ne précipite rien, mais réfléchis, et crois-en une expérience qui, sans être personnelle, a sa valeur : quelques natures — la tienne est du nombre — ne peuvent trouver le bonheur sans l'amour dans le mariage.

— Mais tu m'as dit qu'en France...

— Je t'ai dit beaucoup de sottises, sans doute. Aujourd'hui, je ne crois pas t'en dire une en t'affirmant que je ne voudrais pas voir ton mariage se conclure trop vite.

— Il ne doit avoir lieu qu'à la promotion de M. de Saint-Yon au grade de capitaine.

— Bien... quelques semaines au moins... Tu as un peu de temps devant toi.

— Oui, acquiesça Solange avec un soupir qui ressemblait à un soulagement inavoué.

— En quelques semaines, bien des choses se passent. Ah! Solange, tu es ma plus ancienne, ma seule amie... je te veux heureuse.

— Tu détestes donc bien M. de Saint-Yon?

— Moi? pas du tout; je le trouve charmant, et toutes les jeunes filles de ma connaissance t'envient : on prise fort haut l'attention d'un homme qui ne l'accorde pas facilement. Mais je t'aime, et je sais que tu souffres sans en convenir.

Le ton de Marcelle était à la fois décidé et affectueux; on sentait qu'en parlant, elle pensait accomplir un devoir d'amitié, et que sa sollicitude était sincère. Si Marcelle avait des défauts, elle possédait une grande chaleur d'âme, et s'oubliait volontiers pour ceux qu'elle aimait. Parfois, comme on l'a vu, cet oubli de soi avait sa réaction, et un peu d'amertume montait aux lèvres de la jeune fille; mais elle eût été incapable de la répandre sur les siens, et Solange n'eut pas un instant l'idée — idée qui eût pu naître d'une liaison plus frivole — que Marcelle ne souhaitait pas la voir devenir femme avant elle, son aînée. Elle savait que ce calcul mesquin était fort au-dessous de mademoiselle de Cendré.

Solange était restée debout, la tête légèrement inclinée, les yeux baissés comme si elle eût voulu scruter sa propre pensée. Marcelle se leva et lui saisit la main.

« Tu n'as pas d'autre inclination au cœur? » de-

manda-t-elle du même ton d'autorité et comme si elle était résolue à forcer les plus intimes confidences.

Cette fois, Solange devint pourpre.

« Non... oh non... Comment peux-tu penser cela, Marcelle?

— C'est qu'il est singulier à ton âge... »

Elle s'arrêta. Dans la glace où se reflétait la porte, elle venait d'apercevoir une figure masculine.

C'était Alan Oakvil, qui, voyant une porte entr'ouverte, avait cru que cette pièce était, comme les autres, à la disposition des invités.

Il voulait se retirer discrètement, mais la glace le trahit, et il dut s'excuser, ce qu'il fit, avouons-le, assez gauchement.

Il n'y a guère que les Français qui sachent se tirer avec aisance d'un pas difficile.

On échangea quelques paroles embarrassées. Solange restait très rouge, Marcelle était un peu pâle; Alan se sentait importun, et son caractère lui rendait cette impression particulièrement pénible.

L'atmosphère joyeuse du salon, où les trois jeunes gens se hâtèrent de rentrer, devait rapidement dissiper ce nuage. Les femmes causaient gaiement, les officiers entraient par groupes, les danseuses, assises devant leurs mères, préparaient leurs carnets en jetant des regards furtifs sur l'escadron volant réuni au milieu du salon. Chacun se disposait à passer la soirée le plus agréablement possible.

Au moment où le général et madame X... faisaient une entrée un peu bruyante et très remarquée, les premières mesures d'un quadrille étaient vigoureusement attaquées par le petit orchestre militaire que l'on avait logé, de façon qu'il tint le moins de place possible, dans un cabinet de toilette.

Quelque jeune que fût restée madame de Cendré, elle était trop bien élevée pour danser chez elle; on le savait, et c'est vers sa fille que se portait le flot d'invitations dont une partie se serait volontiers détournée au profit de la mère. Mais le premier quadrille était promis d'avance; sir A. Oakvil offrit son bras à Marcelle, et ils prirent place en face d'Aimery et de Solange.

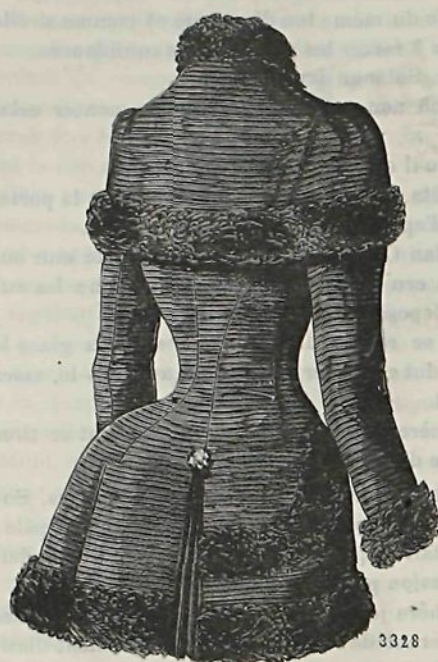
GEORGES DU VALLON.

(La suite au prochain numéro.)

LOGOGRIPHE

Le monde en moi connaît l'héroïne payenne
Qui se donna la mort après son déshonneur.
Mais mon nom est celui d'une vierge chrétienne
Sans tache, qui donna son sang pour le Seigneur.
D'ailleurs saintes et saints avec moi vont sans cesse.
— L'un qui fut médecin, écrivain, peintre aussi.
— Une autre dénommée au canon de la messe.
— Ses homonymes sont en nombre, Dieu merci.
— Mais tant que nous serons habitants de la terre,
Quoique élue on ne peut toujours penser au ciel.

D'autres nécessités que notre fin dernière
Nous forcent à songer au monde matériel.
— Voulez-vous un écu — mieux encor des richesses?
En voici. — Souffrez-vous? Je vous rends la santé.
— Mes tissus, soie ou fil, sont remplis de promesses.
— Pourtant d'un mal cruel mon être est tourmenté.
— Cruel, c'est bien le mot, je ne puis m'en distraire,
— Pas même en visitant avec vous divers lieux
Qui me sont familiers. D'ailleurs je dois me taire
Sous peine d'excéder. Le silence vaut mieux.



Jaquette en ottoman loutre.

Modèles de jaquettes
DE MADEMOISELLE THIRION
47, boulevard St-Michel.

Jaquette en ottoman loutre, façon ajustée. — A la basque du dos plissé-éventail, un bouton-arrête; dans le haut, une poche garnie de plumes. Pèlerine à manche. Garniture de plumes au contour, à l'encolure, à la manche et au bas de la jaquette, celle-là est interrompue par le plissé-éventail.

Veste en drap marine granulé. — Dos ajusté, devant vague et légèrement



Veste en drap marine (patron découpé).

croisé, avec un beau galon brodé en soie de couleur. Col, parement et poches brodés, ainsi que le revers qui cerne, sur le côté, le plissé de la basque du dos.

Pantoufle en peluche grenat avec des revers en satin crème brodés en soie. — Nœud en satin crème.

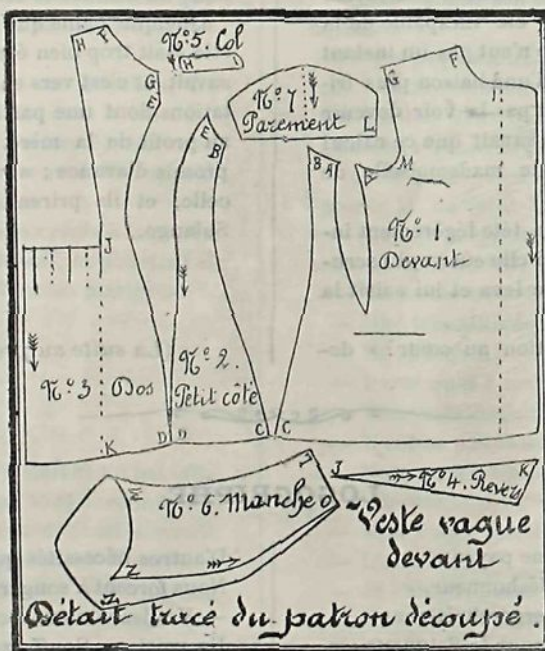


Pantoufle en peluche grenat.

Explication du patron découpé.

1, Devant. — 2, Petit côté. — 3, Dos. — 4, Revers de côté de la basque du dos. — 5, Col. — 6, Manche, dessus et dessous. — 7, Parement de la manche.

Il faut, pour cette veste, 1 mètre 50 de drap amazone en 1 mètre de largeur ou 3 mètres en 60 centimètres. Les flèches indiquent le droit fil de l'étoffe. Les lettres de raccord et les lignes pointillées correspondent aux coches et aux traits à la roulette du patron découpé.



Faire la pince du dessous du bras, devant, et réunir le petit côté et le dos en suivant l'ordre dans lequel ils se présentent sur le détail tracé. Plisser la basque du dos et poser extérieurement, de chaque côté, le revers n° 4.

Monter le col droit en suivant les coches de raccord; de même pour la manche et le parement.

La ligne pointillée qui coupe verticalement le patron n° 1, de l'encolure au bas, marque le milieu; la partie dépassante croise sur le côté gauche et reçoit les boutonnieres. La poche de poitrine ainsi que celle de la basque se posent intérieurement; une fente bordée de galon indique l'ouverture, et dessous se pose une broderie.

C. L.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4507 et le patron découpé d'une Jaquette en drap marine ajustée derrière, vague et croisée devant.